

**Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte**

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 33/2 (2006)

DOI: 10.11588/fr.2006.2.49772

---

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

now deployed by besieging armies, transformed the character and the hazards of war. Continuous use of massed artillery throughout battles hugely increased the casualties amongst both infantry and cavalry, and heightened the proportion of those killed or permanently disabled. More than anything else this raised the stakes in fighting battles, and made the human cost of large-scale combat, especially in terms of veteran and highly-drilled professional troops, unsustainable over lengthy wars.

A final section of the book acknowledges that most recent growth-area in military studies, the cultural context of combat. Here, Luh turns his attention to the development and elaboration of uniforms, making the point that their very lack of functionality, criticized by some contemporaries, bears witness to the extent to which the armies were a manifestation of princely sovereignty and self-assertion rather than instruments for the rational pursuit of military advantage. As the control of the sovereign increased over the entire army and not simply a prestigious ›household‹ of princely units, so more elaborate and colourful uniforms became the norm, much more than had been the case when the majority of units were the property of their grandee commanders. At the same time, this apparent tightening of royal control over the army was accompanied by a high degree of deference to social status and the hierarchy of court and lineage; the »etiquette« of campaigning left a great deal of scope for the eighteenth-century noble to engage in peer-rivalry and conspicuous consumption.

A misleading propensity of many such general studies which open in the mid-seventeenth century is to take most of the examples and indeed the basic role-model from France and the French army of Louis XIV and XV. This is not the case with the present volume, and Luh draws a broad brush across west-central Europe, though with more consistent attention to the states of the Empire and to the Habsburgs than to Scandinavia and the Mediterranean territories. But the range of examples, many drawn from original archival material, is impressive and builds confidence in the judgements of the author. A series of annexes reproduce archival documents that have been central to some of the debates of the main chapters. If there is any obvious omission in a work whose concise form must have obliged the author to make numerous hard decisions about his material, it is perhaps in a more direct engagement with the life of the ordinary soldier. Not strictly related to the »Art of War«, nonetheless the structures of recruitment, the attempt to drill and retain troops, the development of barracks, problems of *nostalgie* and desertion, are as central to understanding the operational effectiveness of *Ancien Régime* armies as uniforms, hospitals and supply wagons. This is however a book which, both in its text and well-chosen and untypical illustrations, has much to offer as both an introduction to warfare in this period, and for those who have already read widely in the subject.

David PARROTT, Oxford

Thomas HÖPEL (dir.), Deutschlandbilder – Frankreichbilder 1700–1850. Rezeption und Abgrenzung zweier Kulturen, Leipzig (Leipziger Universitätsverlag) 2001, 315 p. (Veröffentlichungen des Frankreich-Zentrums, 6), ISBN 3-934565-97-2, EUR 44,00.

Le présent ouvrage, publié dans une collection dédiée aux recherches sur la France, s'inspire des travaux menés en Allemagne et en France sur les transferts culturels. La perspective générale des 16 contributions proposées reflète la multiplicité des facteurs qui ont engendré non pas *une*, mais *des* images de la France et de l'Allemagne depuis le XVIII<sup>e</sup> siècle. L'introduction de T. HÖPEL justifie le cadre chronologique choisi par l'intensité exceptionnelle des relations culturelles entre la France et l'Allemagne entre 1700 et 1850, qui s'inscrivent dans la succession de phénomènes eux-mêmes exceptionnels: les Lumières, la Révolution française et la période napoléonienne. Les contributions partent de trois questions: quels stéréotypes sont développés, par qui et pourquoi? Quels sont les »slogans« (*Parolen*) de leur



médiatisation? Les stéréotypes nationaux ont-ils été médiatisés avant les »guerres de libération« (1813)? La méthode (F. E. SCHRADER) est centrée sur la thématisation des phénomènes de transformation qui ont affecté l'Europe, inventant des concepts tels que »frontière«, »identité«, »esprit national«, »Volksgeist«, »ennemi héréditaire«, etc.

Les stéréotypes nationaux se constituent d'abord au sein du milieu socio-professionnel des diplomates, des ambassadeurs et des juristes. M. WREDE montre que le XVIII<sup>e</sup> siècle a beaucoup réfléchi, par leur canal, sur les institutions du »Reich«, symbole de la monarchie universelle, mais aussi de la limitation par les »États« (*Stände*) des pouvoirs de l'Empereur. J. ULBERT met en lumière la peur, très vivante en France, devant l'hégémonie des Habsbourg, qui se transforme peu à peu en refus d'une hégémonie autrichienne vécue comme une menace permanente du royaume des Bourbons. Mais il note aussi que les premières tentatives d'un rapprochement qu'on peut appeler »franco-allemand« datent de cette époque, précisément par les efforts français pour gagner l'Autriche à une alliance qui permettrait de faire pièce à l'Angleterre – une politique qui sera toutefois considérée par beaucoup comme »une chimère«. Les efforts de Versailles pour détacher les *Stände* de leur fidélité sinon à l'Empereur, du moins à l'Empire, seront vains. S. EXTERNBRINK retrace, à partir de la carrière du diplomate français Louis-Augustin Blondel, la genèse d'une approche nouvelle des rapports entre nations, fondés sur »la connaissance actuelle de l'Europe« et la reconnaissance de la légitimité d'intérêts souvent opposés. Selon Blondel, la France pourrait abandonner sa position d'ennemie éternelle des Habsbourg en favorisant un »nouveau système européen« au sein duquel elle jouerait le rôle d'»arbitre«, tentative qui, comme on sait, échouera. On peut se demander toutefois si ces analyses peuvent fonder leur pertinence (indiscutable) sur la seule étude des stéréotypes, qui sont plus un produit qu'un point de départ: qu'on le veuille ou non, il s'agit ici d'abord d'histoire diplomatique.

Dans une perspective plus large, O. ASBACH analyse le traité de l'abbé de Saint-Pierre sur la paix perpétuelle, qui envisage pour l'Europe une »union« dans le cadre d'une fédération d'États souverains. Ici encore, il s'agit, même si elle est utopique, d'une construction juridique, proche de la théorie du »droit germanique« développée par la »Reichshistorie«. O. Asbach ne manque pas, évidemment, de noter longuement l'actualité du débat.

Connaître l'Europe, au XVIII<sup>e</sup> siècle, c'est d'abord voyager. B. STRUCK étudie l'influence des voyageurs allemands sur l'image de la France. Il établit ainsi la naissance d'un stéréotype nouveau, celui du »caractère national«, qui postule des différenciations essentiellement négatives: Versailles, »la huitième merveille du monde«, devient »l'enfant du despotisme«; Paris, le »paradis terrestre« tant chanté, se révèle »gouffre de l'honnêteté«; la »galanterie française« n'est que »platitude«. B. Struck voit dans ces stéréotypes le reflet d'une éthique sociale, produit d'une culture bourgeoise, pour laquelle les comportements sociaux pesaient plus que les objectifs politiques. Au XIX<sup>e</sup> siècle, le »stratocentrisme« deviendra, dans le sillage des conflits qui accompagneront la naissance de la nation allemande, un »ethnocentrisme«. H.-M. BLITZ montre comment les images antifrançaises sont à partir de la guerre de Sept ans étroitement associées à l'idée de »patrie allemande«, il voit même dans les années 1756–1763 la naissance du nationalisme allemand – ce qui est peut-être aller un peu loin, d'autant plus que le concept de »nationalisme« est encore loin d'être opératoire à l'époque. Mais ce qui est important, c'est que le discours antifrançais est porté par la classe cultivée de l'époque – on avait plutôt jusqu'ici tendance à l'ignorer.

Dès la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle apparaissent des termes qui, certes, ne sont pas inconnus, mais vont être dotés d'une charge symbolique nouvelle. W. SCHMALE en fournit l'exemple avec le terme de »frontière«. Les limites entre États, encore très fluctuantes au XVI<sup>e</sup> siècle, marquent au XVIII<sup>e</sup> siècle une séparation. Elles sont matérialisées par des pratiques destinées à écraser toute volonté de communication et de compréhension. Th. HÖPEL explique que l'»étranger« n'est plus seulement un *Fremder*, mais un *Ausländer*, terme qui implique une séparation radicale entre l'autochtone et »l'autre«. Il constate cette évolution déjà dans la



Prusse de la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, elle se précisera plus nettement avec la Révolution française et l'occupation napoléonienne. Les communautés étrangères accueillies si largement dans les siècles précédents, finiront par se plier d'elles-mêmes aux nécessités de l'«intégration», y compris linguistique, comme le montre le cas des huguenots, analysé par K. MIDDEL, pour qui les «pertes culturelles» vont de pair avec le triomphe des «paradigmes nationaux» (thèse au demeurant trop radicale: des travaux récents ont montré que le processus, progressif, a été le résultat d'une inévitable intégration sociale).

La Saxe ne pouvait pas être absente de l'ouvrage. S. SAMMLER analyse, outre les sources diplomatiques habituelles (rapports, dépêches etc.), les descriptions rédigées par les diplomates, véritables tableaux d'une centaine de pages à prétention encyclopédique, qui fournissent de précieux renseignements sur la géographie, l'histoire, les institutions, la religion, les ressources économiques, l'organisation militaire. Leurs auteurs en profitent pour expliquer l'intérêt d'un rapprochement avec l'Électorat. La Saxe et la France furent longtemps liées par des affinités culturelles d'où sortit une réelle francophilie que la période napoléonienne ne suffit pas à briser: on la retrouve encore chez certains démocrates de 1848. Nous sommes donc loin des images nées en Prusse dans le sillage de la guerre de Sept ans (encore qu'il ne faudrait pas oublier qu'il y eut longtemps un «parti francophile» aussi en Prusse).

L'ouvrage n'a pas voulu négliger les constructions de l'imagination créatrice dont la littérature et les arts nous renvoient le reflet. B. SAVOY aborde un sujet qui embarrasse encore (surtout ...?) aujourd'hui les relations internationales: le pillage par les vainqueurs des richesses artistiques des vaincus. Les contemporains étaient déjà conscients du problème juridique que cette pratique soulevait. Pourtant, elle n'a pas entraîné en Allemagne une indignation comparable à celle que provoquèrent les levées en masse et les impositions diverses pratiquées par l'Empereur des Français. Les réactions allemandes furent tardives (1814 et 1815), ce que B. Savoy explique par le fond de cosmopolitisme qui habitait encore des esprits formés au siècle des Lumières, pour lesquels les œuvres d'art devaient être considérées comme la propriété de tous. Il s'agit ici plus d'histoire des idées que d'histoire des stéréotypes. Mais les idées peuvent cependant être «transférées» par la voie de l'art. C'est ce qu'analyse J. AHLERS-HESTERMANN à partir des considérations sur l'esthétique dans «De l'Allemagne». Mme de Staël est la première à diffuser en France l'idée de Winckelmann selon laquelle l'esthétique ne fabrique pas seulement des théories, mais aussi un discours sur les théories, une philosophie, en somme. Le langage est donc un médium du transfert de concepts philosophiques. La littérature étant située «entre l'art et la philosophie», c'est le «style» qui ouvre l'accès au «discours». L'originalité de ces analyses (en soi pas vraiment nouvelles) réside dans leur application à la possibilité d'en tirer des stéréotypes (qui auront parfois la vie dure). Une contribution analyse l'«image de l'autre» dans les opéras français et allemands entre 1770 et 1850 (G. MÜLLER). Il en ressort que l'opéra reste encore, en 1850, un genre «européen et transnational». Les stéréotypes y sont nombreux, mais visent plus à faire ressortir un coloris, un charme lié au pays dans lequel est situé le livret qu'à dégager des éléments nationaux «séparateurs».

Napoléon enfin: deux textes seulement lui sont consacrés, ce qui est une manière de dire que l'image que les deux peuples se font l'un de l'autre n'est pas inscrite dans la seule «Franzosenzeit». E. PELZER étudie la «démonisation» de Napoléon et la place qu'elle occupe dans la «renaissance de l'Allemagne». À partir de 1813 s'opèrent des transferts, par exemple du religieux vers le politique (figure du diable, associée à celle du «tyran» et de «l'ennemi du genre humain»). En même temps, ces stéréotypes fonctionnent comme ingrédients d'une «disponibilité à la mort» pour la patrie en train de renaître, incarnée non plus par le prince, mais par le peuple. Mais la réaction qui suivit Waterloo rendit le peuple muet: les intellectuels purent tranquillement saluer le «Titan», le «héros de l'Histoire», transfiguré par sa captivité et sa mort solitaire. Ch. AUF DER HORST analyse le traitement littéraire de la légende napoléonienne par Heine, dans lequel il voit la réponse du poète démocrate et patriote à la montée du nationalisme allemand.



On regrettera *in fine* que cet ouvrage, très instructif et riche de perspectives confortées par le recours aux textes, soit trop souvent écrit dans un style compliqué (phrases inutilement longues, abus des néologismes à prétention scientifique) voire tributaire de modes langagières que l'on espérait périmées. C'est un peu dommage ...

Pierre-André BOIS, Reims

Sonja SCHULTHEISS-HEINZ, *Politik in der europäischen Publizistik. Eine historische Inhaltsanalyse von Zeitungen des 17. Jahrhunderts*, Stuttgart (Franz Steiner) 2004, 357 p. (Beiträge zur Kommunikationsgeschichte, 16), ISBN 3-515-08028-7, EUR 62,00.

Le XVII<sup>e</sup> siècle vit la naissance, en Europe occidentale, de périodiques d'information, les gazettes, ancêtres de nos journaux. S. Schultheiß-Heinz part du constat que ces périodiques ont été, jusqu'à présent, délaissés par la recherche historique, qui a témoigné davantage d'intérêt pour les pamphlets et libelles. Le présent ouvrage s'attache donc à combler une lacune, par le biais de l'étude du contenu, c'est-à-dire de l'information diffusée par trois gazettes. L'étude se place ainsi d'emblée dans une perspective comparative.

Trois périodiques ont été retenus, représentatifs de trois États et de trois sphères culturelles et linguistiques: le »Teutscher Kriegs-Kurier«, qui parut à Nuremberg à partir de 1673 et dont l'éditeur était Wolff Eberhard Felsecker (par ailleurs aussi éditeur du romancier Grimmelshausen), la »Gazette« française fondée en 1631 par Théophraste Renaudot, et la »London Gazette« anglaise publiée régulièrement à partir de 1665 (initialement sous le titre »Oxford Gazette«). Un point essentiel concerne la relation entretenue par les trois périodiques avec le pouvoir politique. La »London Gazette« était une publication officielle, la »Gazette« française avait un caractère officieux. Les choses se présentaient de manière légèrement différente pour le »Teutscher Kriegs-Kurier«, qui paraissait dans une ville d'Empire, éloignée de la résidence impériale; mais le conseil de Nuremberg était très attaché au maintien d'excellentes relations avec Vienne et la censure municipale veillait au respect d'une orientation pro-impériale. La proximité du pouvoir central était néanmoins beaucoup plus forte à Paris et à Londres qu'à Nuremberg.

L'étude porte sur une période relativement restreinte, allant de 1672 à 1679, qui correspond à la durée du conflit connu dans l'historiographie française sous le nom de »guerre de Hollande«. Le choix de cette période a une répercussion majeure: l'information liée (sous une forme ou une autre) aux événements guerriers y est largement prépondérante. Le fait est d'ailleurs marqué dans le titre de la gazette allemande.

L'auteur se propose d'étudier l'information diffusée par les trois périodiques, donc d'établir des comparaisons entre les thèmes traités, leur récurrence, leur sélection, leur mode de présentation et les jugements de valeur qui s'y attachent. Une double approche est adoptée. Une part importante de l'ouvrage ressortit à la méthode de l'analyse du contenu, c'est-à-dire d'une analyse quantitative et statistique (Chapitres II et III, 1); cette analyse est relayée par une approche herméneutique (Chapitre III, 2), concernant notamment certaines structures argumentatives dont la statistique ne permet nullement de rendre compte.

La mise en œuvre de la méthode quantitative impose l'établissement d'une grille permettant un encodage, c'est-à-dire une classification des informations en fonction de critères pertinents. Les rubriques utilisées pour décrire les contenus de la presse moderne sont bien évidemment inadaptées pour les périodiques du XVII<sup>e</sup> siècle. La question est rendue particulièrement complexe par le type de présentation du texte dans les périodiques de l'époque, encore marqués par leur origine dans la forme épistolaire. Les nouvelles étaient présentées à la suite, sans être nécessairement isolées ou même séparées par un signe de ponctuation. Il n'y avait ni titre, ni structuration nette du texte. Seule est donc opérante la méthode consistant à isoler des unités en fonction du contenu.